

Canguilhem : diagnostic Vs expertise

Patrick Vauday

Georges Canguilhem, alors jeune normalien, écrit, et c'est déjà un indice de ce que sera sa position philosophique, que les générations n'existent pas¹, que ce mot est proprement dépourvu de sens et qu'à tout prendre il est une forme de renoncement qui consiste à suivre la pente du temps pour en ignorer le sens, bref, qui revient à se coucher dans le lit de l'époque. Pourtant, à lire les premiers textes de ce jeune et étonnant philosophe qu'il est déjà, j'ai eu bien au contraire l'impression assez nette de voir revenir une génération philosophique, celle des professeurs et des maîtres qui furent ceux de notre jeunesse, en tout cas de la mienne, et dont Canguilhem fait partie puisqu'il fut mon professeur en Sorbonne. Une génération philosophique, ce n'est pas une affaire de mode, de théories nouvelles portées comme de beaux habits mais c'est assurément une affaire de style et de ton.

Dans les écrits de Canguilhem, avec la vigueur et l'audace qui sont les siennes, il y a un style caractéristique volontiers tranchant et coupant, celui peut-être du paysan - figure qui hante ces pages et qui nous rappelle combien la France était encore très rurale – qui manie dextrement la faux pour coucher le blé d'un coup d'un seul, style en tout cas du professeur qui certes accouche les jeunes esprits mais ne manque pas, à l'occasion, d'y aller à la redresse dès qu'ils se vautrent dans les prairies bien grasses de l'opinion : « bête à manger du foin », tel pouvait être le verdict !

Ce style du paysan qui ne s'en laisse pas compter, style sec à phrases coupantes, a son équivalent en philosophie, c'est ce qu'on pourrait appeler un style « décisoire », qui décide, qui tranche et juge l'affaire, et qui va, décidé, aux conséquences. Le mot appartient d'ailleurs

au vocabulaire juridique : est décisoire une situation ou un moment juridiques tels qu'ils emportent une décision. Le choix de cet adjectif qui porte à conséquence ne vient pas là par hasard, il est fait pour retrouver Canguilhem dans les pas de Descartes qu'il oppose de façon assez savoureuse à Leibniz dans deux anecdotes dont l'une, rapportée par Fontenelle dans son *Eloge de Leibniz*, et l'autre par Baillet dans *Vie de Descartes* montrent les deux philosophes dans une même situation de danger². Ce n'est pas sans un malin plaisir qu'il « célèbre » dans les *Libres Propos* d'Alain le jour anniversaire de la naissance de Leibniz par la mise en scène en vis-à-vis, cela se passant pour lui de commentaire, de la prudence cauteleuse de Leibniz et de l'audace et de la générosité de Descartes, du chapelet louvoyant de la ruse du premier et du tranchant de l'épée du second. Heurt de deux styles de vie : tromperie de l'un, rusé diplomate qui s'en remet à l'autre en jouant de sa crédulité pour sauver sa peau, trempe de l'autre, fier cavalier qui ne s'en remet qu'à lui-même pour se tirer d'affaire. Qu'il y ait là une manière d'autoportrait philosophique, donc de l'homme tel qu'il veut être plutôt que tel qu'il est, ne fait aucun doute, Canguilhem y reviendra deux ans plus tard dans la recension sévère qu'il fera d'un livre de Maxime Leroy consacré à Descartes en lui reprochant de confondre analyse philosophique et enquête policière : « M. Maxime Leroy n'ignore pas qu'en prêtant à Descartes une « âme fuyante », il s'inscrit dans une tradition ouverte par Leibniz. Devons-nous dire que celui qui disait : « je commence en philosophe, mais je finis en théologien », qui tirait son chapelet de sa poche quand il importait à sa sécurité de passer pour catholique, s'y entendait en matière d'habileté, sinon de cautèle et jugeait des

autres d'après lui »³. Ce portrait de Maxime Leroy en concierge de la philosophie écoutant aux portes et prêtant l'oreille à la rumeur malveillante plutôt qu'à la vérité qui se peut conclure des actes n'est pas sans faire écho par anticipation au jugement que Canguilhem portera bien plus tard sur la psychologie, sommée de choisir entre la montée vers le Panthéon et la descente de police. En creux, on y lit aussi que la philosophie n'est pas une, qu'elle se divise entre la décision et l'interprétation, qu'elle est choix d'une manière de vivre et, par là, jugement qui nous juge.

Où l'on voit finalement que Canguilhem avait bien raison, quoique j'en aie dit, de ne voir dans le mot génération qu'un « bibelot sonore » puisqu'on reconnaît dans ce style tranchant d'une philosophie à l'épée, plutôt qu'au marteau, une tradition renouvelée qui tire un fil de Descartes jusqu'à Canguilhem et Sartre. De Descartes à Canguilhem et Sartre, il y a ce fil qui court : la décision n'est pas le résultat d'une longue et patiente réflexion, elle n'est pas le point d'arrivée mais le point de départ, le commencement qui fraye le chemin qui n'existe pas encore. Faite pour parer aux situations d'urgence de la vie, la morale provisoire de Descartes trouve là sa limite et son envers ou, plus exactement peut-être, son point de fuite, celui d'une générosité qui sera le fin mot de sa morale. Quand, dans l'anecdote citée par Canguilhem, il tire son épée pour prévenir un mauvais coup, Descartes ne s'en remet pas aux « lois et aux coutumes » de son pays ni à celles du pays, l'Allemagne, où il se trouve alors, ce qu'en revanche fait Leibniz quand embarqué, au double sens du mot, dans la même situation entre Venise et Mesola, en Italie catholique donc, il affiche ostensiblement, avec un chapelet, l'article de foi local ; il ne cherche pas davantage à se vaincre « plutôt que la fortune », et s'il se montre « ferme et résolu » dans son action en tirant l'épée, ce n'est certainement pas pour « suivre les opinions les plus

douteuses » comme si elles étaient vraies, mais pour affirmer le caractère non-négociable, absolu de sa vie et de sa liberté ; bref, il fait acte d'existence. Dans les deux anecdotes épinglées par Canguilhem, Leibniz est celui qui compose avec le monde tandis que Descartes est celui qui s'y oppose et s'y impose.

Décider, c'est-à-dire, selon l'étymologie latine, couper, ce n'est pas choisir entre une manière d'être ou une autre au magasin des vies possibles, c'est décider d'être, surgir avec les conséquences qui s'ensuivent, couper court aux raisons. C'est pourquoi d'ailleurs le sujet cartésien est là tout au début dans la décision de douter et non tout à la fin quand le doute a fait le vide pour y trouver le sujet dépouillé de toutes ses raisons d'exister. La leçon sera reprise à sa manière par Sartre (les jeux sont déjà faits) dans son concept de « projet » qui n'a rien d'un projet et d'une vie anticipée mais tout d'un jet, d'un jeter à l'être.

Si décider c'est couper, couper court aux usages et au « fatalisme » qu'après Nietzsche, auteur du mot, Canguilhem ne se lasse pas de dénoncer, il importe de savoir où et quand. Affaire de discernement afin de trouver les conditions vivables de sa décision, de trouver des alliés et des compagnons, avec qui faire sa vie, puisqu'on ne coupe que pour nouer d'autres fils. Il est frappant dans l'article dont je suis parti de voir Canguilhem faire le pas de côté qui éclaire autrement la question qui lui est adressée : convoqué à une place par un questionnaire de *La Revue de Genève* sur les problèmes de la génération à venir, celle d'un représentant de la jeunesse étudiante supposé en être informé, voire inquiet, il répond d'ailleurs, c'est-à-dire de sa place, à partir de son histoire à lui, languedocien et laboureur, insiste-t-il, sans doute aussi normalien mais certainement pas normalien en soi et « pure soie », catégorie qui n'a pas plus de consistance à ses yeux que celle de « génération ». Quelque chose se dit de la

philosophie dans ce déplacement, non pas métier ou raison sociale mais passage et passe vers une vie agrandie, une sur-vie, comme lieu où la vie peut s'expérimenter et départager parmi les conditions qui lui sont faites celles qui la rendent vivable et celles qui la font invivable et intolérable, lieu où elle s'institue juge d'elle-même. Si la génération est une mauvaise coupe pour décider d'une vie et faire sens, c'est précisément qu'on n'en décide pas puisqu'il suffit de naître pour en être, mais c'est tout autant parce qu'elle prive de tout ce qui du passé peut s'actualiser dans le présent. Le contemporain n'est pas l'actuel, nos contemporains ne sont pas ceux que nous croyons. Comme l'écrit Canguilhem : « il y a ainsi deux façons d'interpréter l'histoire de la philosophie. Il y a la façon *déjà* et la façon *encore* »⁴. La bonne coupe se trouve bien plutôt dans celle qui procède du « encore », qu'on y entende le poids de l'erreur qui se répète ou, plus sûrement, la confirmation de ce qui, toujours vivant, est digne de respect et de reprise, contre celle du « déjà » qui ne cherche dans le passé que la justification des nouveaux dogmatismes. La chasse aux prétendus précurseurs dont Canguilhem ne tardera pas à faire l'une des conditions de la pensée n'efface pas la nécessaire reprise de « la vraie philosophie [qui] n'a rien à voir avec les moments »⁵.

Ce qui s'invente tout au long de ces écrits de jeunesse à jamais jeunes, c'est un autre regard et une autre écoute, un art du diagnostic apte au discernement, non pas tant des causes que des conditions singulières d'un problème. Le leitmotiv des analyses de Canguilhem, qu'il s'agisse de faits socio-politiques (« Le fascisme et les paysans ») ou de maladie, se trouve dans la dénonciation de la confusion entre la généralité des causes (ville et campagne, virus et germe) avec la singularité des conditions, de ce qu'il appelle également, d'une expression reprise du géographe Vidal de la Blache, les « genres de vie », lesquels font qu'il n'y a pas *le* paysan mais *des* paysans, *la* tuberculose mais des

enfants, ou des groupes d'enfants, aux genres de vie différents qui ont la tuberculose sous des conditions chaque fois singulières. A l'encontre d'une typologie réductrice, il fait droit à l'enquête et à l'analyse fine des terrains où s'inventent, bon gré mal gré, des formes de vie dont les vivants, plutôt que la vie indifférenciée, ont l'initiative. En-deçà de Vidal de la Blache, cité par Canguilhem en conclusion du tout premier article reproduit dans ce premier volume de ses écrits, il faut évoquer la figure inspirante d'Hippocrate dont l'œuvre médicale se distingue notamment par une attention aux genres ou régimes de vie et sur laquelle Canguilhem donnera plusieurs fois un cours en Sorbonne. La démarche, sinon la leçon, est claire, il y a lieu, théoriquement et pratiquement, d'éviter la confusion de la carte avec le territoire, l'abstraction de la vie avec la condition de vivant à laquelle il faut d'abord revenir pour ensuite en repartir et, enfin, en éclairer les impasses et les possibles. La position de Canguilhem est à cet égard des plus nettes, d'un côté « refusons de mépriser la connaissance », donc les sciences qui permettent d'aménager, voire créer de nouvelles conditions de vie, d'un autre côté mépris des sciences quand elles tournent à *la* science et de là au scientisme qui dessaisit les sujets de la part qui leur revient dans leur existence et leur histoire. Avec les sciences mais pas sans les sujets de l'expérience, cette double contrainte qui rejette d'un même mouvement la fausse alternative d'un rationalisme scientifique et l'irrationalisme des puissances occultes de la vie, ne conduit pas à substituer la morale aux sciences pour faire porter aux sujets l'entière responsabilité de ce qui leur arrive, mais c'est un rappel indispensable de ce qui porte les sciences et les nécessite, à savoir l'espoir de vivants qui rencontrent des problèmes, au sens premier d'obstacles, avant de se les poser, au sens cette fois d'une recherche de solution, dans des conditions toujours singulières qui appellent l'invention de réponses, plus ou

moins heureuses et plus ou moins durables. Là sans aucun doute se trouve une des clés de l'intérêt grandissant que Canguilhem porte au fil de ses premiers écrits à la philosophie et à l'anthropologie marxistes qui aiguisent sa sensibilité aux conditions géographiques (nature des sols, du climat, des cultures) et historiques (les réponses techniques et sociales) des sociétés humaines. La condition humaine se vit au pluriel dans l'ensemble des pré-conditions qui en organisent la possibilité ; les hommes vivent dans des milieux singuliers et complexes par rapport auxquels ils ont une marge d'initiative, ainsi des paysans français selon qu'ils vivent ici ou là, à l'est ou à l'ouest d'une ligne nord-ouest/est, et encore, non sans quelques exceptions.

La recension critique de plusieurs ouvrages portant sur la biologie et la médecine témoigne en ce sens de l'intérêt précoce de Canguilhem pour les phénomènes pathologiques et du souci d'élargir le champ de l'investigation en direction d'une clinique compréhensive. La maladie n'est pas l'effet d'un agent perturbateur sans être en même temps le produit d'un terrain et d'un genre de vie, elle ne peut être séparée de la vie du malade dont elle porte la trace, de sorte qu'elle : « ... devient la traduction de l'histoire d'un sujet »⁶. Le corps est irréductible à l'anatomie et à la physiologie dès lors que s'y donne à lire, dans ses forces et ses faiblesses, ses capacités et ses limites, ses expériences et ses épreuves, l'histoire d'une vie. Sous la généralité des causes, toujours le tissu serré et singulier des conditions. Dans les pas de Léon Werth⁷ qui écrivait dans *La Maison blanche* (1913) avoir voulu explorer gaiement la maladie⁸ Canguilhem voit dans la maladie un phénomène positif en son genre, réponse à un problème de vie, sans doute pas la meilleure mais de celles qui peuvent mettre sur la voie d'une solution plus pertinente.

Si la médecine, dont, plus tard, Canguilhem fera son objet d'intérêt privilégié, retient déjà son attention, c'est

de se tenir dans le gué qui sépare l'art du diagnostic de l'expertise technique et scientifique. A la différence de la biologie qui s'affaire à la détermination des lois et des causes générales des pathologies, la médecine n'est pas une science mais un art, ou devrait dans son exercice normal en être un, qui ne s'occupe que de cas singuliers, le cas par cas des malades qui la requièrent. Le cas est au plus loin de la loi ; le mot et son étymologie, du latin *cadere*, tomber, indique la chute, ce qui vous tombe dessus et vous fait tomber sans prévenir, une circonstance fortuite, un accident, une mauvaise rencontre avec lesquels il va falloir compter. L'art du diagnostic comporte sans aucun doute une part d'expertise technique au sens où il est demandé au médecin de savoir identifier dans tel ensemble de symptômes le tableau clinique d'une maladie connue, mais il ne s'y réduit pas. Dans l'un de ses livres, Canguilhem cite le cas d'une mère de famille nombreuse et modeste qui a dû être hospitalisée pour recevoir un traitement approprié et que le médecin s'empresse de renvoyer chez elle dès qu'elle donne les signes cliniques du retour à la santé, or, note Canguilhem, cette femme aurait eu besoin d'un repos prolongé pour ne pas risquer de voir son rétablissement compromis par les lourdes tâches domestiques qui l'attendaient. La méconnaissance des conditions de vie du patient n'occulte pas seulement les circonstances de la chute dans la maladie, elle prépare souvent la prochaine rechute dans d'autres circonstances. L'attention à la singularité du cas est la condition d'une médecine efficiente qui ne vise pas seulement la guérison et le rétablissement à courte vue mais aussi bien le changement des conditions de vie : « Il est bien clair que si l'on s'intéresse à l'homme réel, la médication est plus longue, plus difficile, plus coûteuse »⁹

L'expert est celui qui dans son domaine est habile, adroit, fort d'un savoir-faire instruit par l'expérience. Le médecin est expert en qualification des symptômes d'une maladie

à partir de son tableau clinique, à prescrire le traitement associé, le médecin-militaire est, à l'occasion, expert en détection des simulateurs de maladie. L'expertise identifie les causes sans les rapporter aux conditions qui lient la maladie au malade, au genre de vie qu'il mène, aux problèmes qu'il a à résoudre. Rage de Canguilhem contre l'idéologie pastorienne des causes générales qui fait bon marché des histoires de vie et des inégalités devant la santé ; agent pathogène, le virus est également un agent social, puissant anesthésiant et grand abstracteur égalitaire qui autorise à fermer les yeux sur les inégalités. Par ailleurs, l'expertise n'enquête que sur les moyens sans se soucier des fins, elle porte sur des choses et non sur des hommes, sauf, précisément, à les tenir pour des choses, des « ressources humaines ». L'idéologie médicale se conforte d'une expertise en matière de santé qui ne tarde pas à la transformer en agence de prévention des maladies et, de là, en prescription d'un mode de vie sans interroger, comme le fera Canguilhem de la manière rigoureuse que l'on sait, le sens pour le malade de sa maladie.

Où l'on voit pointer une idée-force de la philosophie de Canguilhem pour qui le dérèglement n'est jamais que le produit et le révélateur d'un ordre premier, d'une normalité qui entend se soustraire au jugement, c'est-à-dire à la normativité qui apprécie la valeur des fins et des effets. Contrairement à une idée longtemps reçue, largement contrebattue mais encore vivace, l'ordre ne vient pas parer à un désordre qui lui préexisterait, état de nature ou autre, il est le contre-produit de l'instauration d'un ordre ou, pour parler comme Rancière, d'une police qui se justifie de réduire les écarts qu'elle produit en instaurant son ordre. Le désordre n'est d'abord rien d'autre que l'excès d'ordre. On observe sur ce point une bien étrange convergence entre l'idéologie scientifique, notamment médicale, et l'idéologie militaire. L'idéologie médicale contemporaine rêve d'une maladie sans malade et même sans

médecin, d'une maladie qui contrairement au malade obéirait aux prévisions scientifiques, qui contrairement au médecin ne connaîtrait pas d'errements diagnostiques ni pratiques, bref d'une médecine quasi prédictive et automatisée qui n'aurait plus affaire à la singularité des cas, inclus le coefficient d'adversité propre à toute vie. Or, poussé à bout comme peut l'être un idéal de maîtrise qui n'a plus affaire qu'à l'anticipation de lui-même, c'est très exactement ce que Canguilhem retient de son passage aux armées où il fait l'expérience d'un ordre qui n'est rien d'autre que le rêve éveillé d'une vie sans histoire, soustraite aux aléas du temps, à la contingence des situations et au disparate des décisions individuelles. Témoin ce passage :

« Dans le fond, l'erreur militaire est de prendre l'espace pour le temps. Erreur énorme. Ce que fait l'apprentissage militaire, c'est un rangement dans l'espace en disposant les gens pour qu'ils ne se gênent pas ; mais cela n'est rien et ne fait pas gagner un seul instant ; car le temps est par essence dérangement. Dès qu'ils manœuvrent, les soldats peuvent fort bien, contre toute règle, se blesser ou trébucher, même sans compter leurs pesants souliers. Certes, on voudrait bien prévoir l'imprévu, et même on s'efforce de le faire. C'est ainsi qu'on prescrit un moyen d'attacher les chevaux au bivouac dans le cas où tous les moyens réglementaires manqueraient, afin de ne pas être retardés ; et ainsi pour tout. De sorte que, tout en étant prévu afin d'aller vite, tout finit par se faire selon l'imprévu, pour cette raison précisément qu'il faut aller vite. Le règlement parle comme s'il avait supprimé l'existence des choses, c'est-à-dire cet immense entrecroisement de voies, de trajectoires, d'actions et de répulsions ; mais l'existence ne se laisse pas oublier »¹⁰

Ce qui me plaît particulièrement dans ce passage, véritable morceau d'anthologie et croquis au trait acéré qui témoigne d'un art critique du cas contre l'abstraction de

l'idée toute faite, c'est d'assister par l'écriture à un joyeux et très cocasse détraquement de l'ordre militaire qui se défait au fur et à mesure qu'il essaie de se faire. A le lire, on a l'impression que la guerre n'aura pas lieu, qu'elle ne peut tourner, comme dans un sketch des Monty Python, qu'à la débandade ou à la rigolade avec tous les accidents qui viennent se mettre en travers de ses plans et de ses règlements. Pourtant, elle a bel et bien eu lieu, comme le rappelle ensuite Canguilhem, « cette guerre qu'on finissait en quinze jours avant de l'avoir déclarée et qui dura quatre ans », passant par profits et pertes des millions d'hommes qui avaient cru, ou fait semblant de croire, à son inexistence. On notera, à l'occasion, que le rappel intempestif et très concret de « l'existence qui ne se laisse pas oublier » n'est pas sans faire écho rétrospectif et dissonant à la fameuse opposition de Foucault entre philosophies du concept et philosophies de l'existence. Mais il est vrai qu'entretemps une autre guerre aura eu lieu, rappelant à l'existence qu'il lui faut s'armer de la puissance critique du concept et de la critique des armes pour résister à « la pure logique du non-être » (Valéry) que sera le nazisme.

Patrick Vauday
Paris 8

Références :

¹- « Ce que pense la jeunesse universitaire française », in *Ecrits philosophiques et politiques 1926-1939*, p. 148. Il s'agit du premier texte publié de Canguilhem en réponse à une enquête de la *Bibliothèque universelle et Revue de Genève* (décembre 1926)

²- Les passages de Fontenelle et Baillet sont reproduits par Canguilhem dans « Anniversaires. 1er juillet – Naissance de Leibniz », publié dans *Libres propos (journal d'Alain)*, 20 juillet 1927, op. cit., p. 172-173.

³- « Maxime Leroy, *Descartes, le philosophe au masque* », publié dans *Europe*, n° 81, 15 septembre 1929, op. cit., note 1 p. 251-252

⁴- « Une conception récente du sentiment religieux et du sacré », publié dans *Europe*, n° 94, 15 octobre 1930, op. cit., p. 320.

⁵- *Ibid.*

⁶- « A la gloire d'Hippocrate, père du tempérament », publié dans *Libres propos (Journal d'Alain)*, 20 août 1929, op. cit., p. 249.

⁷- Dans un article publié dans *Libres propos* (février 1931), « La guerre et la paix- Le discours de M. Paul Valéry au maréchal Pétain », Canguilhem cite une fois Léon Werth pour opposer à la complaisance de Valéry envers Pétain le témoignage accablant de l'écrivain anarchiste sur l'inhumanité sans nom du commandement pendant la Grande Guerre dont son roman *Clavel soldat* (1917) fait un terrible tableau.

⁸- « Le bon malade est celui qui n'a pas peur de la mort et qui explore gaîment la maladie », Léon Werth, *La Maison blanche*, éd. Viviane Hamy.

⁹- « A la gloire d'Hippocrate, père du tempérament », publié dans *Libres propos (Journal d'Alain)*, 20 août 1929, op. cit., p. 250.

¹⁰- « Du temps – Notes militaires », publié dans *Libres propos (Journal d'Alain)*, 20 septembre 1928, op. cit., p. 202-203